

Un petit berger tue un guerrier gigantesque: un récit merveilleux, trop merveilleux ?

<http://www.bible-service.net/extranet/current/pages/397>.

Commentaire du récit de 1 S 17. Où le lecteur verra comment un jeune drôle vient à bout d'une grosse brute, étonne un roi, devient l'ami du prince héritier et nous révèle ce qu'est la foi en Dieu...

Le "David" sculpté par Michel-Ange il y a 500 ans se dresse fièrement à Florence – et Marseille –, emblème d'une jeune République qui ne voulait rien devoir à personne : "... les armes d'autrui, ou tombent à terre, ou te pèsent, ou te serrent" (Machiavel).

Le héros est nu, la fronde n'est pas encore tendue, il toise son adversaire. Dans quel interstice du récit biblique le sculpteur a-t-il donc saisi cette image ? Car le chapitre 17 du premier livre de Samuel est étonnant à plus d'un titre.

Le masque du conte

Ce récit, illustrissime, est tellement merveilleux – un jeune berger tue avec sa seule fronde un guerrier gigantesque armé jusqu'aux dents – que le doute saisit le lecteur quant à son historicité. L'embarras grandit, quelques chapitres plus loin, à la lecture des exploits de héros de la guerre contre les Philistins : il est question, par deux fois, d'un guerrier monstrueux, lié à la ville de Gath, vaincu par un Israélite qui est soit un habitant de Bethléem (comme David), soit un neveu de David (2 Samuel 21,19-21). L'histoire royale a-t-elle été embellie jusqu'à attribuer au monarque des faits d'armes dus à des gens de son entourage ? Peut-être. Sa bravoure, bien réelle, a été exaltée par tant de chants (cf. 18, 7 : "Saül en a frappé mille, mais David, dix mille"). La vérité s'avance ici sous le masque du conte.

Le narrateur n'est pas dupe. Il n'hésite pas devant les incohérences narratives (en 17, 55-56 le roi Saül s'informe sur l'identité de David alors qu'au chapitre précédent, rappelé au v. 15, David joue de la cithare pour lui !). À un récit trop lisse, au crescendo trop prévisible, il préfère les scènes exemplaires et le heurt des personnages : ainsi, en même temps qu'il présente les forces armées, le défi de Goliath et la peur des Israélites, il donne à voir David, jeune, obéissant et partant, tel le Chaperon Rouge, avec son panier. Un peu plus tard, celui-ci fait la nique à son grand frère avant d'être reçu par le roi. Puis le gamin espiègle fait place à un homme à la foi éprouvée etc. Jusqu'à la fin de l'épisode où un contraste violent oppose l'amitié de Jonathan et la jalousie de Saül.

A-t-on suffisamment remarqué que le combat contre Goliath est expédié en une phrase ? La guerre contre les Philistins est reléguée à l'arrière-plan. Un autre conflit, tenace, est en train de naître entre Saül, l'ex messie, et David, le nouveau messie (secret) au destin si programmé que l'héritier du trône, Jonathan, s'incline déjà de bonne grâce.

Force de la faiblesse

À la suite des travaux de Pierre Gibert en particulier, on pense qu'une légende royale composée sous la monarchie (entre le 10^e et le 6^e siècle) a été reprise autour de l'exil (6^e siècle) pour être intégrée à un vaste projet historique appelé "histoire deutéronomiste". Il s'agissait alors de relire la période qui s'étend de l'entrée en Canaan jusqu'à l'exil à Babylone et de comprendre le statut de la royauté. Celle-ci a failli : quelles en sont donc les causes politiques et religieuses ? Dans les premiers temps, ceux de Samuel, Saül et David, y avait-il déjà des signes avant-coureurs de cet échec ? Le cours de l'histoire pouvait-il s'orienter autrement ? David a-t-il été un roi "selon le cœur de Dieu" ? Car même David est un personnage ambigu : héros devant Goliath, il sera brutal envers Bethsabée et lâche devant ses fils (cf. 2 Samuel 11-13). Dans l'écriture biblique, la politique internationale s'efface devant les conduites individuelles et devant l'écoute (ou la non écoute) de la Loi, Parole divine qui crée, qui sauve.

Au monarque vieillissant que les manteaux n'arrivent plus à réchauffer (1 Rois 1, 2) et qui ourdit sa succession comme un complot, il est permis de préférer le jeune homme qui, ayant essayé une armure trop lourde, s'en débarrasse pour s'ébrouer dans le torrent : faible, il se laisse agir par la force de Dieu. L'action divine se conjugue alors avec l'adresse et l'agilité du "bel enfant roux". Qu'est-ce donc que l'action de Dieu ? Et qu'est-ce que la foi ? Un corps offert à la parole du Dieu d'Israël ? Michel-Ange – après Donatello et avant Le Bernin – en a exalté la nudité, fragilité à vues humaines, confiance aux yeux de la foi. Tout comme le scribe antique rédigeant à Babylone ou à Jérusalem, il oblige son interlocuteur (spectateur, lecteur) à discerner au-delà des apparences, à voir que cet homme, à ce moment de son histoire, a choisi d'être mu par la force d'un autre, la force de l'Autre. Ce choix et ce geste traversent les siècles. Ils rachètent d'autres décisions à venir, moins confiantes, moins nues.